

Emmanuel Laurentin

Produire une émission d'histoire sur une radio culturelle publique ne signifie pas seulement s'intéresser au passé et l'interroger depuis le présent. Il s'agit également de modeler l'avenir par des témoignages.

Fondée en 1999 sur un format hebdomadaire de deux heures trente et devenue depuis 2004 quotidienne, la *Fabrique de l'Histoire* en est à un peu plus de deux mille numéros. Dont un grand nombre composés à partir de témoignages historiques en direct ou montés.

Lors de ces entretiens réalisés pour des documentaires ou en studio, des témoins sont interrogés sur leurs souvenirs et supposés rendre compte d'un pan de l'histoire qu'ils ont vécu. Ils parlent, racontent, disent leur vérité avec la ferme intention de laisser une trace.

S'ils ne voulaient pas voir leur parole conservée, ils ne nous auraient pas donné rendez-vous.

Faire une émission d'histoire équivaut donc à faire œuvre patrimoniale, à conserver dans des serveurs la parole des femmes et des hommes qui parlent d'un temps déjà disparu : nous leur demandons de nous décrire des odeurs, des gestes, des sons et des attitudes qu'ils sont les seuls à pouvoir restituer, au risque qu'ils les recréent, les réinventent.

Je me souviens encore de cette vieille dame de près de cent ans nichée au creux d'une maison fraîche de la banlieue d'Athènes, que sa fille est allée chercher pour nous parler. Habillée de noir elle nous a chuchoté en français trois ou quatre noms de religieuses qu'elle avait eu comme professeurs avant 1922 dans l'institution Notre Dame de Sion qu'elle fréquentait alors. Puis est retournée à son silence. Dans un souffle, cette femme qui allait bientôt mourir nous rappelait que la République, qui avait chassé de France les Congrégations par les lois de séparation de l'Église et de l'État, avait passé une sorte d'accord avec ces mêmes Congrégations afin qu'elles portent la culture française au Levant. Ces quelques phrases enregistrées témoignaient ainsi d'un exil, celui des Grecs de Smyrne, et d'un pacte entre État et Église pour étendre l'influence de la France par l'enseignement de sa langue.

Tout autant que la conservation des témoignages des auteurs, artistes, des femmes ou des hommes politiques célèbres, mission que s'est donnée France Culture depuis les origines, il s'agit donc de conserver les voix d'anonymes ou d'inconnus de l'histoire, dont l'expérience singulière nous importe.

D'autant que l'enregistrement conserve bien autre chose que les mots prononcés : on y entend le grain de la voix, l'accent — en cela nous ne sommes que les successeurs lointains de Ferdinand Brunot qui, avant la Première Guerre Mondiale lança une grande collecte sur disques de cire d'accents dont il craignait qu'ils ne disparaissent — et de signes des temps involontairement saisis sur le magnétophone.

Ainsi de cette magnifique archive collectée auprès de Monique Hervo qui vécut de la fin des années cinquante à la fin des années soixante auprès des Algériens du bidonville de Nanterre.

Pour témoigner de leur misérable condition, elle acheta un magnétophone à bande d'excellente qualité et mena son enquête auprès d'eux. Ils parlent du départ du bled, de la peur des milices qui, avec l'accord de la police, font régner l'ordre, de la longue quête de l'eau potable, dispensée à l'autre bout du bidonville par un seul robinet, de la difficulté à se maintenir propre dans la boue de Nanterre. Monique Hervo ne cherchait pas à diffuser ses enregistrements car ils ne lui servaient que de traces en vue de l'écriture d'un livre. *Bidonvilles*, publié chez Maspero, dénonce l'abandon de ces populations par les pouvoirs publics.

Mais quarante-cinq ans plus tard, ces enregistrements sont là, déposés par Monique Hervo à l'Institut d'Histoire du Temps Présent. Et que disent-ils ?

Autre chose que ce pour quoi ils ont été faits. Monique Hervo n'a jamais demandé à ses interlocuteurs de faire taire leur entourage pendant les entretiens : on y entend donc les enfants qui jouent en arrière fond, la femme brassant les casseroles ou bien la radio qui beugle à tue-tête.

Une radio commerciale dont les chercheurs en histoire des médias regrettent qu'on n'en connaisse le ton que sur le papier, car elle a conservé peu d'enregistrements de l'époque. Or là, sur ces bandes faites pour dénoncer la condition des travailleurs immigrés, pendant près d'une heure les animateurs enchaînent les jeux de mots et les publicités, les flashs d'information et les chansons d'amour. En toile de fond de la discussion sur la condition ouvrière, la France du Général de Gaulle crie sa quête du bien-être.

Sans le savoir, telle une prestidigitatrice, Monique Hervo a conservé une archive à double-fond, de celles qui provoquent chez les amateurs de passé que nous sommes un « Oh ! » d'émerveillement. Ce qu'on croyait disparu est là dans nos oreilles et change d'un seul coup notre regard sur les trente glorieuses.